



# Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző: .....

Cím: *La tuberculose à Budapest*

Forrás: *Gazette de Lausanne*

*Lausanne*

*1920. 2. 2.*

(Hely)

(Idő)

(Köt. v. füz.) (C)

Osztályozás

Tárgy

*614.542*

Hely

Idő

*1920*

Személy

Közp. nyomt. XX. cs. 23. cs.

## La tuberculose à Budapest

Avant la guerre déjà, la tuberculose et ses méfaits étaient la plaie de la ville. En effet, la pénurie des logements était telle, causée moins par le peu de développement de la construction que par l'affluence incessante d'habitants nouveaux, que le mal se propageait à l'aise au sein d'une population logée à l'étroit. La guerre et ses privations favorisèrent encore le fléau, qui sévissait dans l'armée hongroise, à tel point qu'il fallut créer des hôpitaux militaires affectés exclusivement aux tuberculeux. Ces établissements, qui comptaient 11.000 lits, furent construits dans les contrées montagneuses et boisées de l'ancienne Hongrie, actuellement occupées par les troupes étrangères. Beaucoup de prisonniers de guerre impotents viennent d'être rapatriés; rentrant malades dans leurs familles ils ont transmis à leurs enfants les germes redoutables. Accrue par eux, par la venue aussi de réfugiés accourus des territoires occupés, la population de Budapest atteint aujourd'hui le nombre de 1.600.000 habitants, entassés dans des logements dont beaucoup sont devenus sinon inhabitables, du moins malsains.

Aussi, en 1918, la statistique des morts de la tuberculose accusait 6 décès sur mille contre 3 sur mille avant la guerre. On compte 120.000 malades. Sur 10 personnes il y en a une atteinte par le mal. A

Budapest seulement, le nombre des malheureux destinés à périr ainsi égale deux fois la population de Lausanne.

L'unique sanatorium existant à Budapest fut fermé en septembre 1919, les bolchévistes ayant dilapidé ses fonds d'entretien.

Les 2500 lits dont disposent les hôpitaux ne suffisent même pas à recevoir les mourants. Les malades encore susceptibles de guérir, ne pourraient s'en accommoder d'ailleurs. Comment soigner des gens atteints gravement, alors que tout fait défaut: lait, œufs, viande, etc.? Le savon et le linge manquent. C'est à tel point que les mesures de propreté les plus élémentaires sont devenues un luxe. Enfin le niveau très bas du change interdit l'achat des médicaments coûteux importés de l'étranger, comme la créosote par exemple.

Les cinq dispensaires encore en activité s'efforcent sinon de prodiguer leurs soins à une dizaine de milliers de malades tout au moins de leur donner de bons conseils, souvent difficiles à suivre. Comment veut-on qu'une mère malade préserve de la contagion ses enfants couchés sur la paille même où elle a passé de longues heures de souffrance, dans une chambre dont on a brûlé le plancher en guise de combustible en le remplaçant par de la glaise ou de la terre humide? dans une chambre où les corps se serrent pour se réchauffer!

Auparavant ces dispensaires distribuaient non seulement des vivres, mais

aussi des crachoirs, des désinfectants, afin de parer aux ravages de la contagion. Aujourd'hui, ils ne peuvent même plus mettre à la disposition des patients la chaux nécessaire à la désinfection des logements. Les médecins constatent, impuissants, les progrès continus de la terrible maladie.

Préservés des atteintes de l'hiver par la générosité suisse qui les dote de linge et de vêtements, sauvés de la famine par l'Action Hoover, les enfants de Budapest échapperont néanmoins avec peine au fléau qui décime la population de leur ville natale.

C. J.

omda 19'2